

VINCENT VALLIÈRES



# DU BITUME ET DU VENT

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**TOUS CES DESTINS  
QUI S'ENTRELACERAIENT  
AU MIEN AU COURS  
DU PÉRIPLE LAISSERAIENT  
EN MOI UNE TRACE  
INDÉLÉBILE.**

**JE RESTERAI TRAVERSÉ  
DE CONTRASTES,  
À L'IMAGE DE CE CIEL,  
ET DE CE BIEN VASTE PAYS.**

**MÉMOIRE**   
**D'ENCRER**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9  
INFO@MEMOIRENCRER.COM  
MEMOIRENCRER.COM

**DU BITUME ET DU VENT**



Vincent Vallières traverse le pays, trimballant ses guitares et une paire d'espadrilles. De Natashquan à Victoria, de Magog à Yellowknife, il écoute le chant des femmes et des hommes qui, entre rêves et blessures, redonnent vie à la terre, transforment les usines abandonnées en théâtres. À mesure que la route lui rentre dedans, Vallières s'interroge sur son rôle de père, d'amoureux, d'ami et de citoyen.

Né à Sherbrooke le 8 août 1978, **VINCENT VALLIÈRES** est auteur-compositeur-interprète. En 1996, avec ses chums, il participe à la finale nationale de Cégeps en spectacle et enregistre un démo, *Le vent du nord*. Aujourd'hui, Vallières compte à son actif neuf albums et continue de sillonner les routes afin de faire vivre ses chansons sur scène. *Du bitume et du vent* est son premier livre.



VINCENT VALLIÈRES

# DU BITUME ET DU VENT







*À Louis et Pascal*



Vivre, c'est bouger.

Annie Dillard  
*Pèlerinage à Tinker Creek*



J'avais beau essayer, faire de mon mieux, je n'y arrivais pas. J'étais incapable d'apprendre à lire et à écrire. Le matin, je me levais avec une boule au ventre, angoissé à l'idée de devoir retourner à l'école.

Pour tenter de me garder à niveau, ma mère passait des heures avec moi le soir. À mes côtés au petit bureau aménagé dans ma chambre, elle m'accompagnait, patiente, pendant que je trébuchais sur chaque mot.

— Tu te rappelles, Vincent ? Le *c* et le *h*, ça fait « chhhhh ». Tu peux me dire c'est quoi la lettre qui vient après, mon grand ?

— Ben euh... c'est un *a* ?

— Oui ! Et peux-tu me dire ça donne quoi tout ça mis ensemble ?

— Ben euh... je sais pas... chhhh... aaaa... cha ! Euuu... Ça fait « chat » ?

En début d'année, l'enseignante nous avait remis un anneau métallique sur lequel on pouvait insérer des cartons où figuraient des dessins d'animaux avec leur nom inscrit en dessous. Un chat. Un chien. Un loup. Un ours. Une fois les cartons rassemblés, ça faisait un trousseau de mots.

Dans un cahier Canada, il nous fallait retranscrire les lettres de l'alphabet et puis, quand on passait au niveau supérieur, les mots du trousseau. Même si je m'appliquais, mes lettres demeuraient illisibles. Elles dépassaient des lignes. J'écrivais de la gauche et ma main moite étendait le plomb de mon crayon partout sur la page. Mon cahier avait l'air d'un torchon. Celui de la fille à côté était tout beau, tout parfait. Le mien, un ramassis de barbeaux. Il donnait l'impression que je ne me forçais pas, que je m'en foutais. L'enseignante s'arrêtait devant mon pupitre en soupirant. J'étais découragé.

Au fil des semaines, d'autres trousseaux se sont ajoutés. Les membres de la famille. Les éléments de la nature. Les lieux. Les professions. Les thématiques s'accumulaient et je ne maîtrisais toujours pas celle des animaux.

Lors d'une récré, je me suis enfui et j'ai couru jusqu'à la maison. La porte était barrée, ma mère absente. J'avais juste envie de brailler. Paniqué, j'ai cogné chez la voisine. À mon air, elle a tout compris. Elle m'a souri, a mis sa main sur mon épaule, puis m'a préparé un chocolat chaud. Faudra que je lui dise merci un jour. Malgré mes pleurs, ma mère m'a obligé à retourner à l'école l'après-midi même. Les élèves m'ont demandé pourquoi j'avais déserté. Pruneau m'a défendu et leur a dit d'aller chier. Lui aussi, faudra que je le remercie.

Les mois et les années ont passé sans que je devienne bon à l'école. Ma mère ne m'a jamais lâché. Elle nous amenait souvent à la bibliothèque municipale, ma sœur et moi. Un beau bâtiment en pierre grise situé près de la rivière

Magog, au centre-ville de Sherbrooke. Je trouvais le lieu paisible, les gens chuchotaient pour ne pas déranger. Ma mère nous laissait explorer les rangées en solitaire. Je m'y aventurais, hésitant, seul avec mes ennemis jurés, les livres. Un escalier en colimaçon conduisait à l'étage où j'errais parmi des milliers d'ouvrages qui recelaient autant de mystères que de mondes impénétrables. Je finissais mon parcours dans la section des bandes dessinées. Je me ramassais un Lucky Luke, un Tintin ou un Astérix, puis j'allais rejoindre ma mère.

Avant de me coucher, j'allumais ma lampe de chevet pour regarder mes trouvailles de la bibliothèque. Bien que je n'allais pas encore jusqu'à les ouvrir, je commençais à aimer leur odeur et leur compagnie. Un soir, j'ai attrapé un Tintin, *Objectif Lune*. Je l'ai ouvert à la dernière page. Il y avait là, dans une enveloppe collée sur le rabat, un carton sur lequel étaient inscrites les dates de retour. Je me suis demandé qui avait bien pu choisir ce livre avant moi. Peut-être un garçon de mon âge ? Est-ce que lui aussi ne faisait que regarder les dessins ?

J'ai repris *Objectif Lune* à la première page et je me suis attelé à décrypter les bulles. Je devais relire le même segment à plusieurs reprises : une fois la fin de la phrase défrichée, je ne me souvenais plus du début. Petit à petit, les lettres sont devenues des mots qui formaient des phrases qui, elles, se sont mises à faire sens. Le sentiment de fierté qui m'a envahi quand je suis arrivé au bout de l'album était exaltant. J'ai eu envie de poursuivre le voyage.



Amadouer les mots m'a permis d'appriivoiser l'école. Ma confiance s'est rétablie. La boule dans mon ventre est partie. Je suis devenu un élève ricaneux, je me suis fait des amis.

À quatorze ans, je me suis attaqué à une biographie de John Lennon qui traînait dans la bibliothèque du sous-sol familial. Je rôdais autour depuis un moment. Ses centaines de pages représentaient une immense montagne à gravir. Mon amour profond des Beatles m'a finalement convaincu d'oser. J'aimais les blancs de fin de chapitre et la section du milieu: les pages de photos sans texte. Ça me donnait l'impression d'une pause, de prendre de l'avance sur le livre, de trouver du courage pour continuer.

Des années plus tard, au commencement d'une session à l'université, un professeur nous a demandé de partager nos habitudes et nos goûts de lecture. Quand ç'a été mon tour, j'ai dit que de me rendre au bout d'un livre, peu importe lequel, représentait à mon sens l'accomplissement ultime. Les étudiants de la classe ont ri, croyant à une blague. Moi, je savais que je venais de loin. Ce n'était pas banal d'être à leurs côtés.

Aujourd'hui, je passe la plus grande partie de mes journées avec les mots. J'aime quand ils me viennent d'instinct, quand ils suivent le chemin du cœur. De ma fenêtre en mouvement sur le monde, ils s'avèrent le matériau précieux avec lequel je me forge une idée. Si j'ai la chance de prendre la route pour aller à la rencontre des gens, c'est

grâce aux mots. Je me suis battu avec eux, j'ai fini par m'en faire des alliés. Ils me resteront à jamais indomptables.

Encore à ce jour, quand je tourne la dernière page d'un livre, je ressens le même sentiment de fierté qui m'a habité lorsque j'ai accompagné Tintin sur la Lune. Qu'il s'agisse d'un roman, d'un essai ou d'une bande dessinée, c'est une œuvre de plus à mon tableau de chasse.

Avant de remettre un bouquin sur sa tablette, je prends toujours un moment pour observer les traces qu'il gardera de ce temps passé entre mes mains, pour mesurer l'empreinte qu'il laissera en moi.

Je revois ma mère, patiente, penchée à mes côtés à mon petit bureau.



Je suis dans la loge avec Pascal et Louis. Ce dernier s'épanche depuis de longues minutes sur l'impact de *Star Trek* dans le monde de la science-fiction et sur le conflit intérieur que vit le capitaine Spock, personnage mi-humain mi-vulcain éternellement coincé entre la logique et l'intuition. Néo-phytes en la matière, Pascal et moi l'écoutons, téléportés dans une autre galaxie. Une façon comme une autre de tuer le temps avant le début de la représentation, la toute première de cette tournée solo.

Louis regarde sa montre, retour sur Terre immédiat. Les gars se lèvent d'un même mouvement pour quitter la pièce.

— Bon show, V, dit Pascal.

— Break a leg, V, ajoute Louis.

Leur départ me prend de court.

— Vous allez où les gars ?

— Ben à nos consoles..., me répond Pascal, qui ne semble pas saisir ma question.

— Le show commence dans quatre minutes, VV. On est rendus là, ça va être parfait. Amuse-toi !

Louis est un vieux routier qui multiplie les tournées comme musicien et comme technicien depuis trente-cinq ans. Il me tape l'épaule puis emboîte le pas à Pascal.

Seul dans la loge du centre culturel, je m'assois sur une chaise droite. 19 h 57. Devant moi, un grand miroir rectangulaire encadré d'ampoules diffuse une lumière tamisée. Sur le comptoir, des feuilles éparpillées où j'ai griffonné l'ordre des chansons, les différentes tonalités d'harmonica et les amorces de monologues que j'ai peur d'oublier. J'essaie de les relire, je n'assimile plus rien.

Le régisseur cogne à la porte.

— Vincent, faudrait s'approcher, on lance le message maison dans deux minutes.

— OK.

Je le suis dans le corridor aux murs de béton qui débouche sur l'arrière-scène. De la coulisse, j'entends le murmure du public.

— Man, je suis tellement nerveux, ça fait presque un an que je suis pas monté sur un *stage* pis une dizaine d'années que j'ai pas fait de show solo. Je capote.

— La scène, c'est comme le bicycle, mon gars, ça se perd pas.

Il prend deux pas de recul et baisse la tête, concentré sur les informations qu'il reçoit dans le casque d'écoute qui le lie à la régie. Il revient vers moi :

— On me dit qu'on part ça dans cinq finalement. Il reste encore quelques spectateurs scotchés au bar.

J'ai les doigts gelés. Je fais des push-ups pour faire circuler le sang. L'espace d'un instant, je deviens Rocky Balboa.

J'essaie de me rappeler les paroles des nouvelles chansons que je vais casser devant le public ce soir. Rien ne me vient. Le grand vide. Comme si je n'avais jamais donné un spectacle de ma vie.

Mon chum Mailhot me dirait d'arrêter de me plaindre :

— Heille Vallières! Tu sauves pas des vies, là! T'as juste à faire tripper le monde, me semble que c'est pas compliqué ça!

Je ferme les yeux. Je vois Louis et Pascal derrière leur console, le public qui remet les pieds dans la salle après une fermeture de plusieurs mois. Je vois le capitaine Spock, torturé entre la raison et l'émotion. Rocky prêt à mourir dans le ring contre Apollo Creed. Rocky, Spock et Apollo sont les spectateurs retardataires encore au bar. Rocky, Spock, Apollo et Mailhot qui prennent un verre avant mon show, tranquilles.

Quand j'ouvre les yeux, l'annonce de la glorieuse voix FM préenregistrée est presque terminée.

— Et maintenant, que le spectacle commence!

Le régisseur me donne le go.

Il est trop tard pour reculer. J'avance vers la lumière. Devant moi, le grand inconnu.



Je roule les 814 kilomètres qui séparent Magog de New Richmond avec le sentiment d'aller rejoindre le printemps et la ligne de départ. J'entame une série de représentations en terre gaspésienne, sur la Côte-Nord et dans le Bas-du-Fleuve. Le désordre géographique de la séquence risque d'être énergivore, mais le chantier que représente la création de ce show solo m'emballé. Il reste beaucoup à inventer, à intégrer. J'aime cette idée de vivre la route en solitaire, de voir ce qu'elle va faire de moi. Aller rejoindre Louis (il voyage à moto) à la salle de spectacle en fin de journée, et Pascal, qui est là quand les besoins en éclairage justifient sa présence.

La banalité de la 20 s'essouffle et la route m'offre enfin toute l'amplitude du fleuve. Je deviens Tim Robbins, évadé de vingt ans de prison, en décapotable sur la côte, à la fin de *The Shawshank Redemption*.

Glorieux, j'en conviens. N'empêche, guidé par les mythes de la route et du rock, je poursuis la quête née avec la guitare de mes quatorze ans. D'instinct, je savais que l'instrument représentait la planche de salut, l'outil qui m'ouvrirait les portes de l'imaginaire et du territoire.



J'y mettais l'amour et les heures, répétant sans cesse, sous les regards de mes héros qui tapissaient les murs de ma chambre. Les Beatles, les Stones, Dylan. Desjardins, Séguin, Fiori. Joni Mitchell, Janis Joplin, Aretha Franklin. Et puis Piché, Plume, Bélanger. Ils étaient tous là à m'épier, et ma tête s'emmêlait parmi toutes ces influences. La musique constituait le refuge et l'avenir. J'appelais Gasse deux fois par soir. On élaborait des plans sur lesquels on s'épanchait longuement. Pour nous, c'était le seul idéal.

Dans le garage à Pruneau, on répétait assidûment. On a organisé un show dans l'auditorium de notre école secondaire, puis on s'est mis à jouer dans les fêtes de quartier, les partys de bureau, au café du cégep. Pendant tout un automne, on a été en résidence à la Jazz'rie, un café de la côte King qui n'existe plus aujourd'hui. Il n'y avait pas de petites victoires et on encaissait les coups durs avec une étonnante souplesse. Ensemble, on apprenait les rouages de ce mystérieux métier. Tout l'argent récolté était placé dans un compte. Avec ce blé, on a enregistré notre premier album à compte d'auteur. Ce démo a conduit à un premier contrat de disque. On a déménagé nos pénates à Montréal, suivi la puck des possibilités. On s'est fait des nouveaux amis. Lâcher nos jobs, ne faire que ça, rien d'autre.

Je n'aurais jamais imaginé alors que la musique puisse me peser un jour. Mais c'est arrivé. À l'époque où je parlais en abandonnant ma blonde avec nos trois enfants (dont deux aux couches) et la maison en bordel. J'avais l'impression d'être un déserteur qui quitte la tranchée au cœur du combat. La candeur des débuts m'échappait.

À court de sommeil et à bout de patience, je ne ressentais ni la pulsion ni l'urgence. Je savais ce métier précieux, m'en remettait à sa mécanique.

Une fois passé Causapscal, la 132 suit les courbes de la Matapédia. Ses traits rebelles dessinent une ligne qui se cambre entre l'eau et les montagnes.

Lorsque j'accède à la vastitude de la baie des Chaleurs, une furieuse envie se confirme après ces longues heures de silence. Celle d'embrasser ma chance. Étonné d'être là, encore. Cette vie itinérante n'en a pas fini avec moi. Le soleil décline lorsque j'atteins New Richmond.

L'impression de fuir ne m'habite plus maintenant, mais j'apprends toujours à apprivoiser l'absence.

